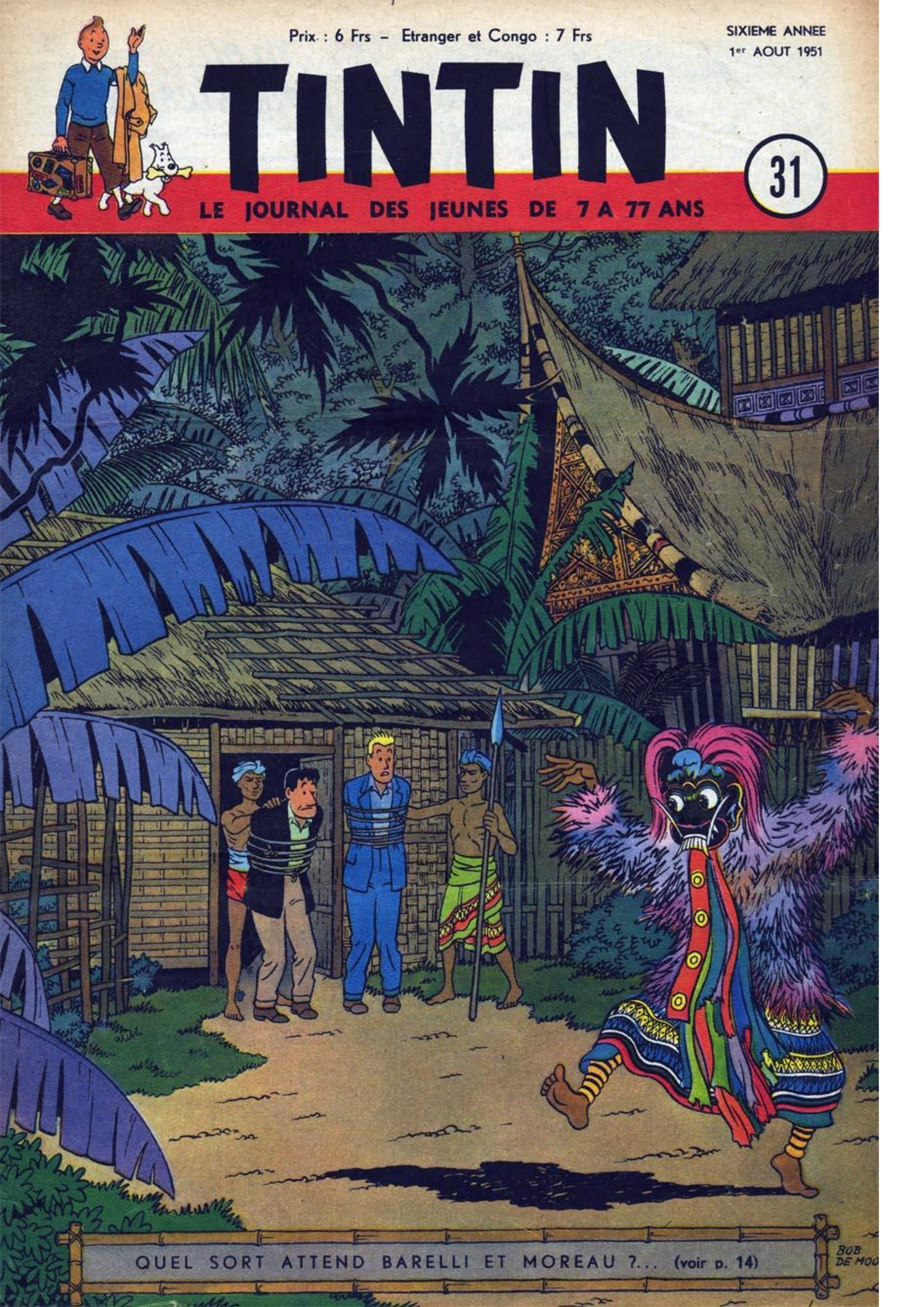

Prix : 6 Frs – Etranger et Congo : 7 Frs
SIXIEME ANNEE
1er AOUT 1951
TINTIN
31
LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS
QUEL SORT ATTEND BARELLI ET MOREAU ?... (voir p. 14)
BOB DE MOO



APPRENANT que son père va passer une journée au littoral pour traiter une affaire, Alain se jette à son cou :

— Papa, lui dit-il, puisque tu vas à la mer, tu me rapporteras des coquillages, n'est-ce pas ?

Le père, un peu surpris, mais désireux de complaire au désir de son petit garçon, lui promet de rapporter des coquillages.

La journée se passe, et le père d'Alain, absorbé par ses affaires, n'a pu descendre sur la plage comme il l'avait promis.

Le soir, au moment de rentrer chez lui, il se souvient de sa promesse. Mais que faire ? Comment réparer cet oubli ?

Alors il se rappelle qu'il possède, dans un coin du grenier, une boîte dont le couvercle est orné de coquillages.

Sans se montrer, il grimpe jusque là, découvre la boîte, en détache, un à un, les coquillages, rassemble ceux-ci dans un mouchoir et se présente devant son fils.

— Bonsoir, papa, lui dit Alain en l'accueillant. Tu me rapportes des coquillages ?

— Bien sûr, mon petit. Et ils sont beaux, tu verras. Les voici.

Tout heureux, le jeune garçon reçoit les coquillages des mains de son père. Il les emporte dans sa chambre pour les contempler plus à loisir, les palpe, les caresse, les tourne, les retourne.

Mais voici qu'il découvre, au creux de chacun d'eux, un numéro, écrit à l'encre mauve ! Que signifie cela ? Depuis quand les coquillages que l'on ramasse sur le sable des plages sont-ils numérotés ?

Alain réfléchit. Les points d'interrogation s'accrochent dans sa tête. Il cherche à comprendre. Et voici qu'il se souvient tout à coup de la boîte du grenier dont le couvercle était orné de coquillages. Alors, il grimpe à son tour jusque là, découvre la boîte mutilée et résoud aisément le problème.

En redescendant, il se garde bien de dire à son père qu'il a découvert cette innocente ruse. Car, malgré son empêchement, le père d'Alain n'a pas voulu décevoir son petit garçon. Ainsi, l'un et l'autre, ont rivalisé de délicatesse. Ils s'en aiment davantage.

Et les coquillages, soudain, ont pris la forme de leur cœur.

Tintin



Forneris Giuseppe, Torino (Italie). — Désire correspondre avec lecteur de 16 ans environ, Luxembourgeois ou Allemand, pour échange de timbres. — Ecrire au journal.

Vastenouw P., Bruxelles. — Nous ne donnons pas l'adresse complète de nos correspondants parce que nous désirons exercer un contrôle. Toutes les demandes doivent passer par le journal. Bien à toi.

Renato Rollino, Torino (Italie). — Nous avons examiné attentivement tes suggestions. Plusieurs d'entre elles méritent d'être retenues. Il serait trop long de préciser pourquoi nous ne sommes pas toujours d'accord avec toi. Fais-nous confiance. Et amicalement à toi.

Delune Michel, Ixelles. — Ton grand-père lit « Tintin » ? Quoi d'étonnant à cela ? C'est le journal de tous les jeunes de 7 à 77 ans. Alors !

Vansart - Piette, Falisolle. — Que j'ai admiré la présentation si gracieuse du texte que vous m'avez envoyé. Hélas ! il fait double emploi avec certaine de nos chroniques : c'est pourquoi nous ne pouvons le retenir.

Petit Micheline, Woluwe-Saint-Pierre. — Je ne puis intervenir pour l'échange de bons des marques que tu me signales. Mille regrets. Et bien à toi.

PERUCHET

présente TINTIN

Voici les dates des spectacles PERUCHET à la mer en août : mercredi 1er, à Middelkerke; jeudi 2, à Ostende; vendredi 3, à Le Coq; samedi 4, à Wenduine; dimanche 5, à Heyst et Duinberge; lundi 6, à Blankenberge; etc.

Vanderbeek M. (Hollande). — Ainsi, tu as aimé « Les Muguets ». Voilà qui prouve que tu es sensible aussi aux histoires sans images. Bravo.

Lejeune Jean-Pol, Nivelles. — Vous avez bon goût dans la famille : ce sont les plus belles histoires que vous préférez ! Puisque « Le Cadet » t'a plu, nous raconterons d'autres histoires d'aviation. A toi.

Sauvenière Georges, Ixelles. — Tout arrive à qui sait attendre.

Mausior G., Liège. — Merci pour votre longue lettre remplie de remarques fort intéressantes. Veuillez à ce propos lire le beau livre de F. Roger : « Physiologie de l'instinct et de l'intelligence ». A vous.

BISCOTTES

HEUDEBERT...

SANTE DE FER !...

Cornelis André, Baudour. — Pas question d'émissions radiophoniques pour le moment. Mais il se peut qu'on les reprenne un jour. Amitiés.

Haibe François, Bruxelles. — Merci pour ton message. Mais je dois t'avouer que je n'ai pas compris grand chose. Veux-tu m'expliquer ?

Isaac Alfred, Enghien. — Je suppose que tu as reçu réponse à tes questions concernant les fanions et les casquettes ? Bravo pour ton club !

Dethy Omer, Liège. — Aimerait correspondre avec lecteur de 14 ans pour échange de timbres. Ecrire au journal.

Boonen Magdeleine, Bruxelles. — Tu aimes les livres de Francis Finn ? J'en suis très content, car ils ont fait mes délices lorsque j'avais ton âge. « Les Cigares du Pharaon » ne seront pas en vente de sitôt. M. Lambique et Alix te saluent amicalement.

W. R. D., Woluwe. — « Les secrets des Prénoms » ? Il ne faut pas trop y croire. Ce sont là jeux de société qui amusent, mais sans plus. A toi.

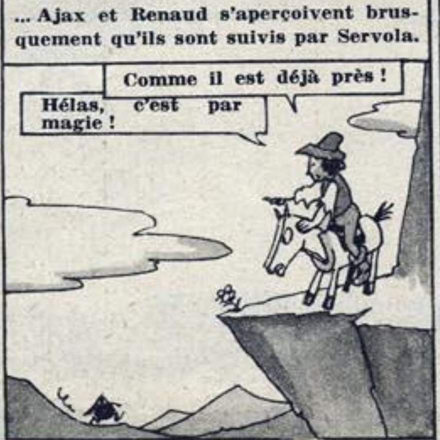
TINTIN (hebdomadaire). *Administration, Rédaction et Publicité :* rue du Lombard, 24, Bruxelles. — C.C.P. : 1909.16. — *Editeur-Directeur :* André-D. Fernez. — *Imprimerie :* Etablissements C. Van Cortenbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles.

ABONNEMENTS :

	Belgique	Etranger, Congo Belge
3 mois	Fr. 70.—	80.—
6 mois	» 135.—	155.—
1 an	» 265.—	300.—

LES AVENTURES DE RENAUD ET DU PETIT CHEVAL AJAX









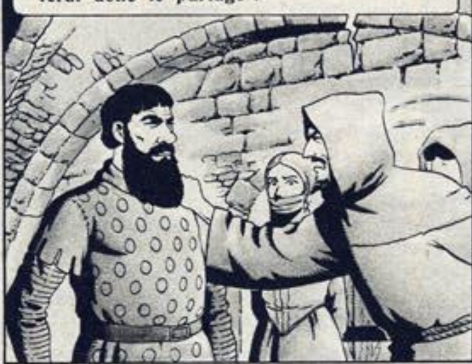
(A suivre.)

Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Profitant de l'absence de Conrad le Hardi — qui est allé rejoindre l'armée du duc de Bourgogne — Steenardt s'est rendu maître du château de Kessel. Puis il a libéré les Gueux enfermés dans les caves du manoir...







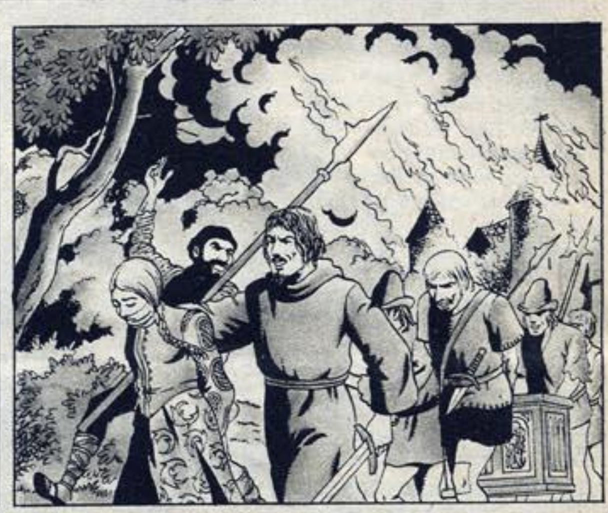


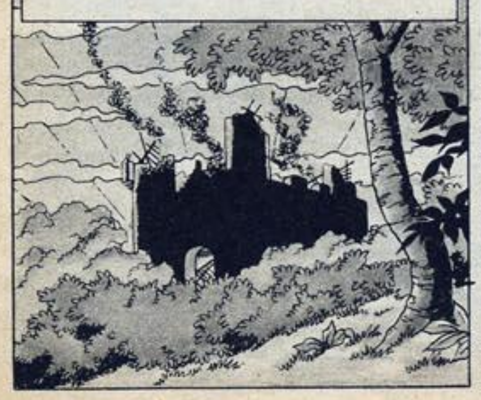






SANS PLUS SE SOUCIER DU CORPS DU MALHEUREUX CHATELAIN, ET DE CEUX DES SERVITEURS TUES, LES BANDITS INCENDIENT LE DOMAINE. PUIS, CHANTANT ET VOCIFERANT, ILS SE METTENT EN ROUTE VERS LE MANOIR DE STEENARDT, QUI POUSSE DEVANT LUI LA PAUVRE CHATELAINE.









(A suivre.)

7 HOMMES dans un CERCUEIL d'ACIER

UNE HISTOIRE VRAIE, RACONTEE PAR RAOUL CRABBE

PARMI tous les équipages de la U.S. Navy, l'un des plus remarquables durant la dernière guerre fut certainement celui du grand porte-avions ENTERPRISE, dont les exploits remplirent d'admiration et de fierté la nation américaine tout entière.

Les Japonais connaissaient bien le fameux « carrier » auquel ils ne pouvaient pardonner, notamment, d'avoir été du fameux raid qui, le 18 avril 1942, lança les premières bombes sur Tokyo. Moins de deux mois plus tard, l'ENTERPRISE avait été aussi à Midway où ses bombardiers en piqué, sous le commandement du lieutenant Mac Cluskey, avaient inscrit à leur tableau de chasse quatre magnifiques porte-avions nippons.

Le 24 août de la même année, toujours à la tâche, le « Grand E » — c'est ainsi que dans une affection mêlée de respect, les équipages du Pacifique appelaient familièrement le carrier — se trouvait dans les eaux de Guadalcanal où l'amiral Nimitz luttait désespérément pour sauver l'Australie.

Les Japonais, qui voulaient en finir avant l'entrée en ligne des nouvelles escadres en construction aux Etats-Unis, avaient lancé à l'assaut une flotte considérable de transports escortés par quatre super-draednoughts, quatre porte-avions, une douzaine de croiseurs et de nombreux destroyers. Les Américains ne pouvaient opposer à leurs adversaires que des forces inférieures de moitié; mais le « Grand E » était de l'affaire et, comme à Midway, chacun comptait sur lui pour remporter la victoire. De fait, au début de la matinée du 24, une puissante attaque exécutée par les appareils de l'ENTERPRISE et du SARATOGA avaient déjà envoyé un porte-avions ennemi par le fond et contraint tout le convoi de transports à faire demi-tour. Mais comme l'ENTERPRISE poussait ses feux pour rejoindre les fuyards, les bombardiers nippons s'acharnèrent sur le fameux « carrier ».

TOUCHE !

AYANT échappé, à la faveur d'un banc de nuages, à la vigilance des chasseurs qui protégeaient le « Grand E », soixante-quinze appareils foncèrent, en vagues successives, sur l'énorme bâtiment dont la D.C.A. se mit aussitôt à aboyer furieusement.

En quelques minutes, vingt bombardiers furent engloutis dans les flots, laissant derrière eux une longue traînée de fumée rouge et noire, puis, les chasseurs américains arrivés à la rescousse en abattirent encore vingt autres. La plupart des survivants n'insistèrent pas, mais une demi-douzaine de pilotes intrépides passèrent néanmoins à travers le barrage infernal et l'ENTERPRISE fut atteint coup sur coup, par trois grosses bombes qui déterminèrent à bord d'effroyables incendies dont le plus violent, progressant à une vitesse effrayante, menaça bientôt les câbles de commande reliant la passerelle du navire au gouvernail.

Le capitaine Davis qui commandait le vaisseau se rendit aussitôt compte du péril et il appela son second :

— D'un instant à l'autre, dit-il, les commandes normales du gouvernail peuvent cesser de fonctionner. L'équipe chargée d'établir les connexions de secours est-elle à son poste dans la chambre du servo-moteur ?

— Oui, Sir... mais les bombes ont détruit les bouches d'aérage et nous avons dû fermer toutes les ouvertures pour empêcher la propagation de l'incendie. Je crains que, dans ces conditions, les sept hommes entassés dans le poste ne puissent résister longtemps.

SEPT HOMMES DANS UNE PRISON D'ACIER

LAISSONS maintenant la parole au chef de ces sept martyrs, Alexandre Trymoviev, un solide électricien de vingt-sept ans, qui raconte avec la plus grande simplicité, le supplice qu'il endura, avec ses camarades.

— Tout d'abord, dit-il, nous ne nous sommes pas tracassés. Pendant le branlebas de combat, quand nous sommes parés pour la bataille, la température normale de notre poste est de 49 degrés. C'est beaucoup, mais on y est habitué, puisqu'on a des branlebas tous les jours. Mais cette fois, la ventilation étant supprimée, la chaleur monta rapidement. Je ne disais rien aux autres; mais quand ils avaient le dos tourné, je jetais vite un coup d'œil au thermomètre... Je vis ainsi le mercure grimper à 60, puis à 65 et enfin à 71 degrés !

Il n'était évidemment pas question d'abandonner le poste, car plus le bâtiment est en danger, plus notre mission devient importante. Mais à cette température, la sueur s'arrête et l'on commence à se dessécher; la peau se rétrécit et quand on remue un muscle, elle craque comme du parchemin. Chaque fois que je respirais, l'air me brûlait; on aurait dit qu'une espèce d'aimant chauffé à blanc, aspirait au dehors toute l'humidité de mon corps.

Nous avions bien une cruche d'eau, mais elle était devenue si chaude que chaque fois qu'on en buvait, on rejetait de l'écume.

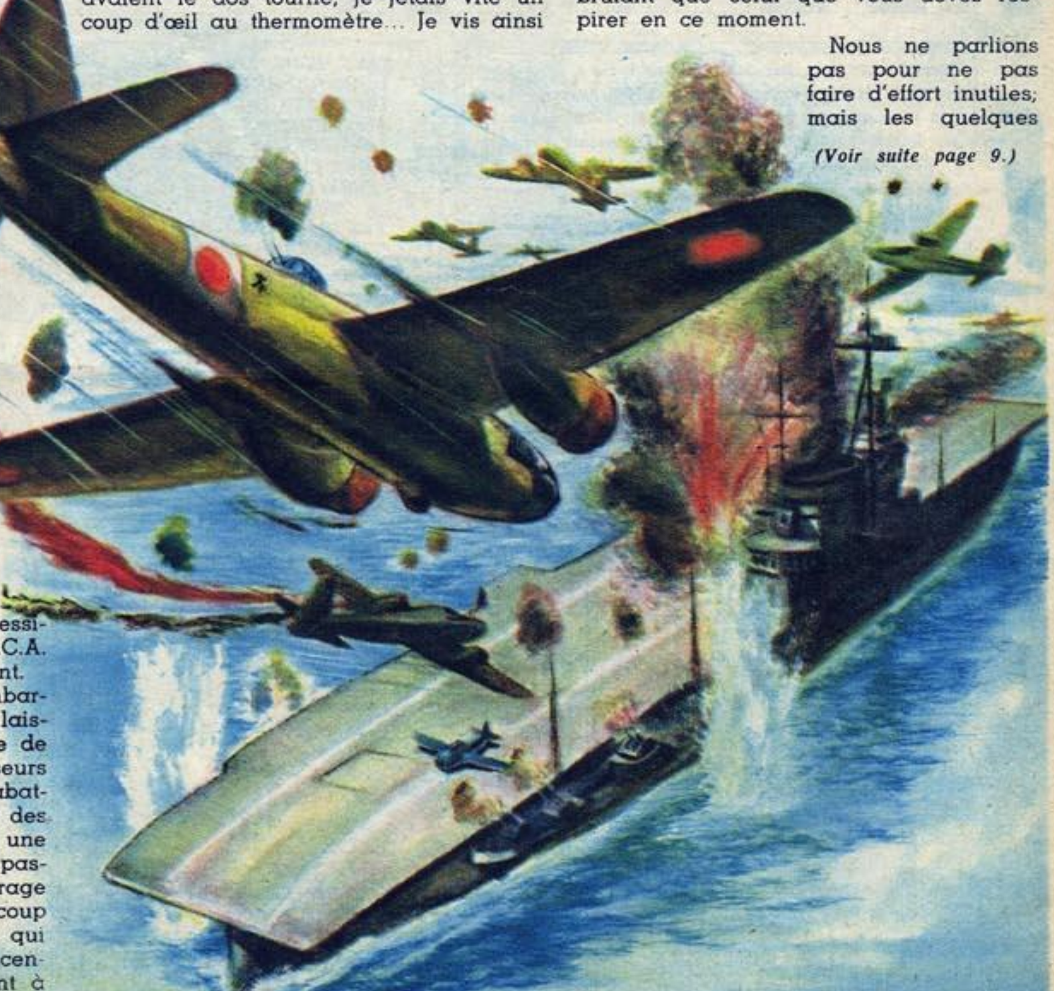
Aucun des camarades, cependant, ne disait un mot. Chacun savait qu'il était inutile de se plaindre, que le sort du bateau dépendait de nous et que nous ne pouvions quitter le poste tant que nous n'en aurions pas reçu l'ordre. Et puis aussi, tous les sept, nous nous disions que ce veinard de « Grand E » s'en tirerait bien une fois de plus, si chacun faisait exactement son devoir.

On ne nous avait d'ailleurs pas oubliés, car bientôt le chef machiniste Smith m'appela au téléphone et, se doutant de l'état dans lequel nous étions, il me dit que l'incendie ayant été circonscrit dans le compartiment voisin du nôtre, je pouvais dévisser les boulons d'un panneau qui donnait accès au ventilateur de secours.

— Vous ne recevrez naturellement pas d'air frais, me déclara-t-il, à cause du feu qui a chauffé les tuyauteries, mais ce sera tout de même de l'air un peu moins brûlant que celui que vous devez respirer en ce moment.

Nous ne parlions pas pour ne pas faire d'effort inutiles; mais les quelques

(Voir suite page 9.)



Les FAUCONS de la MER

L'oncle de Marc, le professeur Balestra, a été enlevé par les « Faucons Noirs ». Marc et Denis, ainsi que les « Chevaliers du Bonheur » — ennemis des « Faucons » — le recherchent. Ils ont retrouvé sa voiture, et le capitaine N. entre avec elle à Assuan...



Les deux Européens obligent le capitaine N. —déguisé en bédouin — à s'arrêter.

Soudain, le faux bédouin s'enfuit...

Ah ! ah ! comme il court !

Vite... filons !...



Les deux individus qui se sont emparés de la voiture du professeur, se rendent aux ruines de la digue d'Assuan. C'est là, on s'en souvient, que les « Faucons Noirs » ont installé leur base. De loin, le capitaine N. les a suivis, non sans être remarqué des deux hommes.



Ayant ainsi découvert le repaire des bandits, le capitaine fait demi-tour, pour aller chercher du renfort. Mais les « Faucons » ont deviné ce qui se passe et ils décident de quitter les lieux.



Les cinq véhicules des bandits, ainsi que la vieille voiture du professeur, foncent à toute vitesse vers le Sud. Mais soudain...





Mais la troupe des « Chevaliers du Bonheur », qu'accompagnent Marc et Denis, surgit devant eux.

Et bientôt...

Oncle Michel !

Par toutes les momies d'Egypte ! Mon petit Marc !... Eh bien, si je m'attendais...



Cependant, les autres véhicules ennemis poursuivent leur route.



A peine le capitaine N. et ses hommes ont-ils disparu que deux avions et une soucoupe volante, envoyés au secours des Faucons, apparaissent...

Cachons-nous sous la voiture !

Mais non, voyons, c'est une cible trop facile. Abritons-nous derrière les rochers !

Hélas !

Pauvre voiture...

Ça me fait quelque chose de la voir détruite... je m'étais attaché à elle. Le khédive d'Egypte me l'avait offerte en 1912...

Elle a eu une fin glorieuse !

Regardez ! Le capitaine revient !...

(A suivre.)



Les Aventures de DZIDZIRI

ROMAN INEDIT DE FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS D'ALB. WEINBERG



Le « Normandie des Airs », à bord duquel le jeune Dzidziri avait pris place comme passager clandestin, s'est abattu au cœur de l'Afrique. Après avoir détruit les restes de l'appareil, notre héros, accompagné du pilote Larnaud et de l'air-hôtesse Sophie, s'efforce de rejoindre des lieux plus civilisées. Le prince Ephraïm et son secrétaire Domingo, personnages fort suspects qu'il a trouvés près des débris de l'avion, se joignent au groupe. Bientôt, Ephraïm et Domingo disparaissent en emportant les documents secrets que conservait Larnaud...

SOUS LES FLECHES

ECOUTE ! insistait le petit Noir tendant la main vers la brousse, que le soleil levant illuminait d'une lueur de sang : on eût dit que les arbres flambaient tant l'aurore était vive.

Ils prêtèrent l'oreille. En effet un tambour résonnait au loin. Ses sonorités graves s'épandaient selon un rythme puissant, obsédant; parfois elles se brisaient en cascades pressées, harcelantes.

Le pilote haussa ses larges épaules :

— Ce n'est qu'un tam-tam ! Ces diables d'indigènes ne peuvent s'empêcher de danser.

Sophie n'était pas loin de l'approuver, bien qu'elle eût encore présentes à l'esprit les heures d'angoisse vécues comme prisonnière chez les Fils du Crocodile; Dzidziri secoua la tête :

— Laobé a certainement raison. Je commence à m'y connaître.

Larnaud allait discuter; toutefois il se rappela les interventions opportunes du jeune garçon aux cheveux roux. Et il consentit :

— Tu crois...

— ... Que notre ami Ephraïm n'a pas du tout envie que vous reveniez vers des lieux plus hospitaliers.

— Tu es fou, mon petit Dzi, reprocha Sophie.

— Et les papiers alors? dit-il avec un fin sourire sur ses lèvres rieuses.

Le pilote jura sourdement : c'était vrai, les papiers ! Ces documents que l'ingénieur Hage-Davricourt, blessé à mort, lui avait confiés, ces formules, qui contenaient tout le secret du « Normandie »... Disparus, volés ! Et par qui, sinon par Ephraïm et son âme damnée de Domingo.

Larnaud s'exclama :

— Eh bien, tant mieux ! Si Ephraïm revient, ce sera plus facile pour récupérer les documents.

— A condition qu'il se montre, émit Dzi avec une moue de scepticisme. Il est malin, le gars ! Il va nous envoyer une bande de diables noirs à qui il aura promis la lune et, quand nous serons prêts à nourrir les poissons du fleuve. il surgira.

Il fit une courte pause, puis ajouta :

— Et ce ne sera pas pour nous libérer, croyez-moi !...

— Ce n'est pas possible, réagit une fois de plus Sophie, se refusant à admettre tant de duplicité.

— Vous verrez... promit le jeune garçon. Si vous voulez un bon avis, filons.

— Jamais ! refusa l'aviateur avec énergie. Et d'abord, filer comment ?

— Par le fleuve justement; il nous ont bien laissé une pirogue. On saute dedans et pousse au large !...

— Et, pendant ce temps-là, objecta Larnaud, Ephraïm s'en va avec les papiers. Je dois tout tenter pour les recouvrer. Même si...

— Même si... répéta paisiblement Dzidziri en levant la main afin que l'on prêta l'oreille : le tam-tam se rapprochait; son bourdonnement devenait plus dur; il fracassait l'air fluide de la matinée; les oiseaux dans les arbres se taisaient; voici que, maintenant, d'autres tambours répondaient au premier, plus rapprochés, ceux-ci.

— Nous sommes cernés, estima Dzi toujours aussi souriant.

Le petit Laobé lui saisit la main; son visage noir grimaçait :

— Moi connaître... chuchota-t-il. C'est tambour des Ba-Ila. Lui sonné pour annoncer la mort de l'ennemi.

— Mais nous ne leur avons rien fait, protesta Sophie. Il faut le leur dire.

— Ceux qui partis, Ephraïm et le gros homme-cochon, dire sûrement aux Ba-Ila vous vouloir sacrifier Nabunimbva, leur fétiche.

— Je vais... commença Larnaud se dirigeant vers l'ouverture de l'abri.

Sa phrase ne fut jamais achevée : une flèche s'était fichée en vibrant dans le montant de bois. Dzi commenta :

— Garçon, voyez terrasse !...

Les tam-tams bourdonnaient tout autour; un seul et vaste fracas emplissait toute la brousse alentour. Dzidziri s'assit : avisant une boite de pâté à demi consommée, il se mit en devoir de la terminer. Sophie sursauta :

— Tu es fou !...

— Pourquoi ? On va sans doute boire la tasse au fleuve : avant, je mange un morceau...

Le calme du garçon agit sur la jeune fille; elle eut son beau et doux sourire, exprima :

— Tu es bien chic, mon petit Dzi...

Il passa une telle nuance d'affection dans la voix de Sophie que Dzi se leva d'un bond, plantant là sa boite de pâté et son biscuit de conserve :

— Bon, conclut-il. Alors, commandant, vous voulez en découdre ?

L'aviateur le dévisagea; il s'avoua vaincu finalement :

— Tu as raison. On tirera deux ou trois coups de feu sur des ombres; cela ne fera que les exciter davantage. Mais les papiers ?

— Allons, commandant, reprocha Dzi, est-ce qu'une formule vaut plus que notre carcasse ?... Moi, je n'ai pas envie de finir dans l'estomac d'un poisson; ça doit être triste, sombre et froid.



Tous les quatre dévalèrent la berge.

— Sacré gamin, dit Yves. Alors tu veux filer ?

— Et comment ! On pourra toujours ensuite courir après Ephraïm.

Larnaud haussa les épaules; il savait bien, lui, que la partie ne serait pas rattrapée; le prince détenait les documents; il allait gagner un pays habité, négocierait le secret du « Normandie ». Après, que pourrait-on faire ?

— En route, déclara-t-il.

— Minute, l'arrêta Dzi. Les Ba-Ila ne sont pas loin.

Il tendit une vague loque au bout d'un bâton de façon qu'elle apparut dans le cadre de la porte. Plusieurs flèches la traversèrent de part en part. Laobé devint gris. Dzi, lui, avala sa salive :

— Ces gens-là ont une façon de faire des boutonnières qui ne me plait pas. Viens, Laobé.

A l'opposé, s'aidant d'une hachette, il défonça la paroi de l'abri; bientôt un trou fut ouvert, assez large pour qu'un corps pût s'y engager. Déjà Dzi s'allongeait sur le sol, mais Yves le souleva d'une seule main :

— Tu me laisseras tout de même faire quelque chose, moi aussi, galopin !...

Et l'aviateur fut le prémier à tenter le passage. Les Ba-Ila n'imaginaient sans doute pas que leurs adversaires oseraient tenter la manœuvre : le pilote se releva de l'autre côté sans encombres. Il commanda :

— Vite, les enfants.

— A vous, Mademoiselle Sophie, ordonna Dzi à son tour.

Elle obéit; puis ce fut Laobé; et enfin Dzi. Tous les quatre, d'un élan, dévalèrent la berge, sautèrent dans la pirogue dont le fleuve léchait les flancs. Le dernier, l'aviateur s'agrippa au plat-bord après avoir poussé l'embarcation dans le courant. Il était temps. Des flèches jaillirent de la brousse, de la rive. Des cris retentirent.

Dzi cependant s'était précipité sur le petit moteur qui actionnait une hélice : enrouler la cordelette autour du volant, la tirer violemment; le moteur bourdonna; l'hélice fit bouillonner l'eau.

— Couchez-vous tous, recommandait Larnaud. Couche-toi, Dzi.

Recommandation opportune, plusieurs flèches se fichèrent dans le bois de l'esquif; mais on s'éloignait; la pirogue atteignait le milieu du fleuve. Dzi risqua une tête; il souffla :

— Ouf !... encore une fois.

Et il s'installa plus commodément pour diriger l'embarcation; ce ne fut pas pour longtemps : bientôt le moteur toussa, s'arrêta, repartit. Puis il se tut définitivement. Et Dzi constata :

— Le prince Ephraïm a eu la gentillesse de vider l'essence avant de nous quitter. Quel charmant homme !...

La pirogue tournoya sur elle-même.. Le courant du fleuve la saisit, l'entraîna. Pas même une pagaie à bord pour corriger leur route.

— Eh bien, conclut le garçon, on finira bien par arriver à la mer... De toutes façons on échappe aux Ba-Ila.

Ils voguèrent ainsi une partie de la journée. Tout à coup un bruit se fit entendre : de plus en plus fort; un grondement qui allait s'amplifiant. Une chute ! Dzidziri et ses amis n'avaient-ils échappé aux Ba-Ila que pour être victimes du fleuve ?

Ce serait l'écrasement dans le fracas des flots rugissant sur les rochers.

La semaine prochaine :

LE REGARD DU PYTHON

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

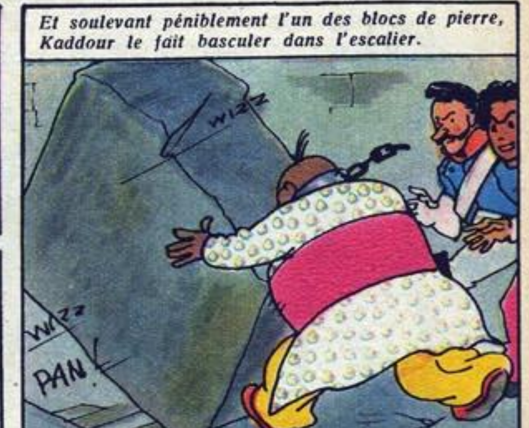
TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

Hassan, Kaddour, Roustan et les gendarmes sont venus surprendre les conspirateurs. Montbidon et deux de ses complices se réfugient dans un souterrain...









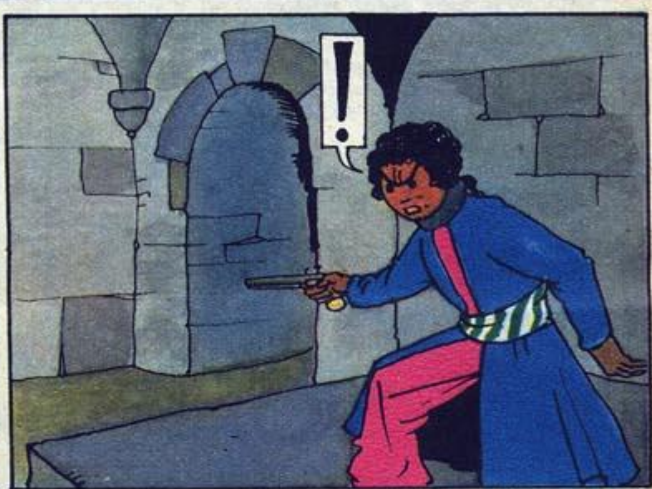






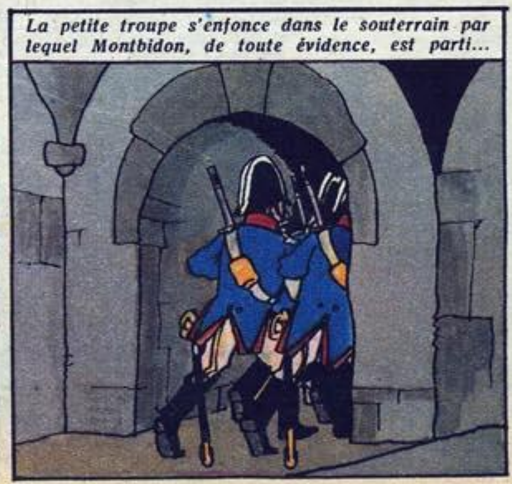
















(A suivre.)

Le cas étrange de Monsieur de Bonneval

M. de Bonneval vient de faire une découverte qui peut entraîner de graves conséquences. Il envoie son domestique William mettre à la poste une lettre adressée au professeur Bourdail et dans laquelle le savant parle de ses travaux...

Texte et dessins de F. Craenhals.











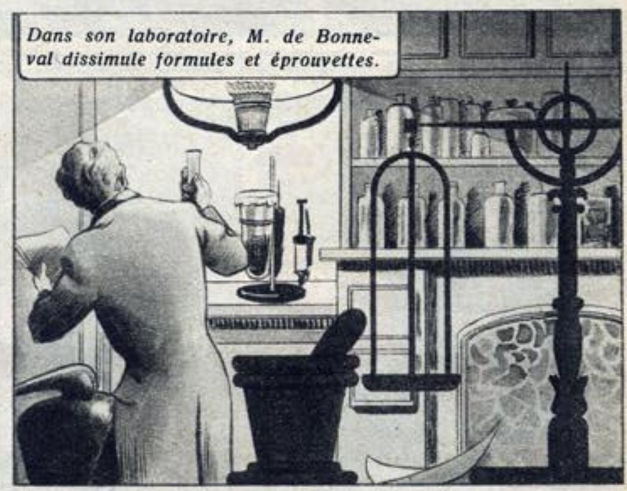


















(A suivre.)

7 HOMMES dans un CERCUEIL d'ACIER

(Suite de la page 4.)

mouvements que nous avions exécutés pour tenter de dévisser les boulons nous avaient épuisés et quand ma pipe vide me tomba de la bouche, je fus incapable de la ramasser. Je jetai alors un dernier regard au thermomètre... il marquait 76 degrés ! Mes yeux cuisaient; des points noirs dansaient devant moi, puis, brusquement, je perdis connaissance.

Un seul homme ne s'était pas évanoui, le mécanicien William Marcoux, un robuste gars du Michigan, qui restait étendu de tout son long, tout près de défaillir à son tour, lorsque brusquement le signal d'alarme redouté se fit entendre. Dans le poste où mouraient lentement les sept héros, le haut-parleur annonça : « La passerelle ne gouverne plus, branchez immédiatement les connexions de secours. »

« MEURS ! MAIS SAUVE LE BATEAU ! »

MARCOUX, dans une demi-conscience, comprit qu'il devait mettre en marche le moteur auxiliaire; mais à son grand désespoir, il constata que ses membres ne voulaient plus lui obéir.

— Quand j'entendis l'appel, raconta-t-il plus tard, j'étais étendu depuis de longues minutes et j'avais pris bien soin de ne plus faire le moindre mouvement pour garder le peu de forces qui me restaient, dans le cas où l'on aurait eu besoin de moi. Voilà que le moment était arrivé et malgré tout, j'étais inutile. J'en pleurais de rage.

Je me répétais tout le temps : « Vas-y ! Tu dois y aller ! » Mais chaque fois, je ne parvenais à progresser que de quelques centimètres. Enfin, après des minutes qui me parurent des heures, j'arrivai en dessous des manettes... Mais comment me soulever jusqu'à elles ?

J'avais beau me dire : « Le Grand E a besoin de toi, tu es le seul à compter maintenant ! » cela n'avançait pas à grand'chose.

Enfin, mon cerveau me commanda : « Meurs, bon Dieu, mais sauve le bateau ! » Alors, je ne sais pas comment ça s'est fait, mais j'ai réussi à me soulever. Oh ! pas pour longtemps ! Je n'étais pas encore complètement debout, que je glissais déjà, mais en retombant, je réussis à accrocher une manette, puis une deuxième... J'ai entendu le bruit du moteur qui commençait à tourner et j'ai roulé par terre... sans doute pour faire comme les six autres...

Lorsque se produisit la dernière attaque des avions-torpilleurs japonais, attaque qui aurait été sans aucun doute fatale si le navire n'avait plus été maître de sa manœuvre, le fier « carrier » avait pu reprendre le contrôle de sa direction et il réussit en zigzaguant à éviter toutes les torpilles.

Le « Grand E », décidément, était né sous une bonne étoile; mais il possédait aussi le plus magnifique équipage de la flotte du Pacifique.

R. C.





ATTENTION !...

Ceux d'entre vous qui reconnaîtraient leur envoi dans la liste ci-dessous sont priés de nous envoyer leurs nom et adresse complète.

X., à Milmort, 50 points. — X., à Limal, 50 points. — X., à Jodoigne, 200 points. — Claude Poosmans, à ...URS, 150 points pour les séries 3, 4 et 5. — X., à Spa, 50 points et quelques vignettes. — X., à Oisy. — X., à Châtelineau, 50 points pour la première série. — X., à Esch-sur-Alzette, 50 points. — X., 50 points comme échantillon sans valeur. — X., 50 points sous enveloppe blanche (40 m, 30 VB, 7 VCH). — Louis Jamotte, 100 points pour décalcomanies.

★

VOIR ET SAVOIR

Cette magnifique collection te présentera les splendides chromos TINTIN grand format (14/20 cm.), en impression de luxe 6 couleurs, dessinés par ton ami HERGE.

Grâce à eux, tu connaîtras par l'image la belle histoire de l'automobile, de l'aviation, des chemins de fer et de l'aérostation depuis les premiers modèles jusqu'à nos jours.

Chacun de ces dessins remarquables est présenté par TINTIN et MILOU en costume d'époque, et accompagné d'une légende explicative.

★



— Venez acheter... à bon marché !... La boutique est ouverte !... Et l'on vend avec Timbres « TINTIN » !...

LES PRIMES

1) « LE ROMAN DU RENARD », par série de 40 vignettes : 50 points.
2) Décalcomanies TINTIN, carnet A : 50 points.
3) » » carnet B : 60 points.
5) Cinq cartes postales de HERGE, série I ou II : 70 points.
5) Pochette de papier à lettre TINTIN : 80 points.
6) Fanion TINTIN : 100 points.
7) Portefeuille TINTIN : 200 points.
8) Puzzle TINTIN, modèle A : 350 points.
9) Puzzle TINTIN, modèle B : 500 points.
10) Jeu de cubes, création de HERGE : 500 points.

★

DES NOMS A RETENIR !

VICTORIA — PALMAFINA — CHOCOSWEET — MATERNE — FRIMA — HEUDEBERT TOSELLI — INA





LE CASQUE TARTARE

TEXTES ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN



Le capitaine Rabakol, le nouvel ami de M. Lambique, a été rappelé d'urgence à Venise. Il se rend à Muyde avec le nain Luigi...

Néanmoins, le Capitaine Rabakol et Luigi atteignent Muyde sans incident, et ils constatent qu'en effet un vaisseau se trouve ancré dans le Zwyn









Le Capitaine et Luigi montent dans la barque du pêcheur. Ils atteignent le navire, au moment même où nos trois amis arrivent à Muyde









A l'instant où Monsieur Lambique s'apprête à lever le marteau de la porte, cette dernière s'ouvre brusquement pour livrer passage à un personnage qu'on expulse violemment







(A suivre.)



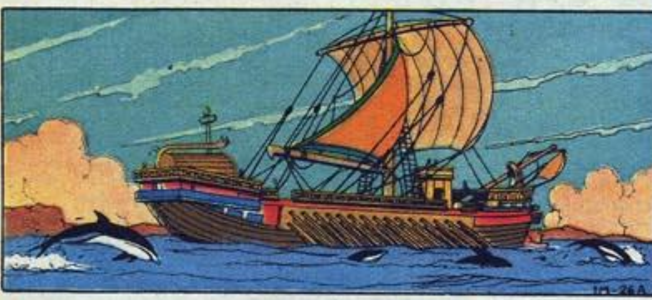










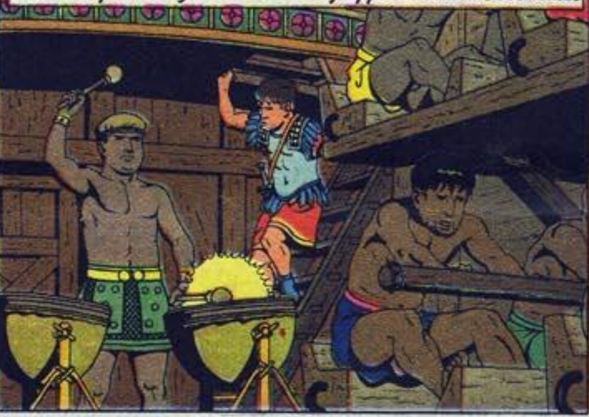


Lentement le navire longe les côtes africaines; pendant plus d'une semaine, le temps est radieux et la mer d'huile. Mais bientôt, les "Colonnes d'Hercule" apparaissent à l'horizon... Ce sont les bornes du monde connu !













Longeant à tâtons la paroi de la prison, il découvre un large trou dans le bois

Je m'en doutais!...



(A suivre.)



Dans les Cou

SUR la table d'opération gît une autruche inanimée...

— Elle est morte ce matin. Je ferai tantôt les analyses habituelles pour connaître les raisons de son décès.

Ainsi débute ma visite au Jardin Zoologique d'Anvers, dans le laboratoire de Mlle Gijzen, la biologiste dont dépend le bien-être de plus de deux mille bêtes. Visite peu commune que celle-ci, où j'eus l'insigne honneur d'être admis parfois *dans* la cage, souvent *derrière* la cage des pensionnaires. Aussi bien, les amis, ne vous parlerai-je pas de tous les animaux que l'on voit en passant *devant* la cage (vous les connaissez aussi bien que moi), mais de ceux qui me reçurent dans leur intimité ou à propos desquels je pus recueillir quelques confidences particulières.

NOS FRERES LES SINGES

SAVEZ-VOUS, par exemple, que les *atèles* sont les seuls quadrumanes que la conformation de leurs doigts empêche de se livrer au sport favori de leurs congénères : la chasse aux puces. Pauvres bêtes, comme elles doivent s'ennuyer ! Si vous vous cotisiez, chers lecteurs, pour leur envoyer les règles de la belote ?

Devant certaines cages de singes, on a placé des vitres (en oblique, pour éviter les reflets de la lumière). Dans le dessein de préserver les visiteurs ? Que non! Tout simplement pour mettre leurs locataires plus fragiles que d'autres, à l'abri des microbes du public. Celui-ci pourrait, en leur donnant de la nourriture, leur offrir en même temps ses rhumes, ses grippes, ses angines, etc... Car les singes sont sujets à toutes les maladies de l'homme et sont soignés avec les mêmes remèdes. Voici un gentil petit *orang-outang* de deux ans qui vient d'être gravement malade : un spécialiste... des maladies infantiles a été appelé à son chevet (un trapèze, en l'occurence) et l'a sauvé en le traitant à la pénicilline.

UNE SURVEILLANCE RIGOUREUSE

RARES sont les animaux qu'il faut transporter à l'hôpital, le moral, toujours meilleur dans le décor habituel, ayant une grande importance pour la guérison du malade.

Par contre, tous les pensionnaires *entrants* restent un certain temps dans la salle de quarantaine. Neuf fois sur dix, le voyage ne leur a pas réussi. Il faut les adapter à leur vie nouvelle, déceler s'ils n'ont pas de maladies contagieuses, étudier leur régime.

Quand ils seront enfin installés dans leurs appartements définitifs, ils ne cesseront pas d'être surveillés méthodiquemement. Chaque matin, tous les gardiens (25 environ) apportent au laboratoire un rapport écrit qui sera consulté avant la conférence avec le vétérinaire.

Le moindre signe de défaillance est noté et presque toujours le malade peut être sauvé. Sauf dans le cas des petits ruminants et des oiseaux. En particulier, lorsqu'il s'agit de ces merveilleux *rapaces* dont la collection du Zoo d'Anvers est unique au monde, mais qui sont, hélas, extrêmement fragiles.

AVIS AU PUBLIC INDISCIPLINE.

TOUS les animaux du Zoo reçoivent une nourriture appropriée, surveillée et étudiée. Que d'efforts gâchés cependant quand, après les dimanches et jours de fêtes qui ont amené la grosse foule des visiteurs, le personnel du Jardin doit se couper en quatre pour soigner les nombreuses indigestions et entérites...

Ami lecteur, si tu te considères aussi comme un ami des bêtes, sois logique et obéis aux ordres « Défense de nourrir les animaux ». Tu leur éviteras tous les maux déclenchés par ta petite seconde de plaisir. Car n'oublie pas que ton geste de tendre une banane, une croûte de pain, un biscuit à travers les barreaux sera, dans la même journée, répété plus de cent fois.

COQUETS ET SENTIMENTAUX

QUELLE est la couleur du cheval blanc de Napoléon ? Blanc, pardi. Et la couleur du *rhinocéros* blanc ? Noir. Tout à fait noir, une demi-heure par semaine, quand on vient de le passer sous le tuyau d'arrosage. Mais aussitôt après le bain, on s'empresse de l'enduire d'une couche de boue qui blanchit en séchant. Indispensable, paraît-il, au bon état de sa peau (j'allais dire, son teint !). A chacun sa poudre de riz !

Et voici les *girafes,* mes préférées Pourquoi ce long cou et cette petite tête, pourquoi ces longues pattes et ce petit corps, pourquoi cette belle robe tachetée, ce grand œil langoureux et ces cils de « star » ? A tous ces « pourquoi » qui rendent la girafe si attirante s'en ajoute un nouveau depuis ma dernière visite : la girafe, ai-je appris, est un des rares animaux qui ont des larmes. Comme la biche et l'*okapi*, ce dernier étant le seul à avoir des larmes de souffrances morales : quand on le change de cage, par exemple, ou quand on le sépare de sa compagne. « Le rire est le propre de l'homme ». Les larmes pas.

LES BONNES MERES DE FAMILLE

MENTION spéciale pour l'*ourse* qui, après la naissance de ses petits (à peine gros comme des rats) les garde de sept à huit semaines dans ses bras, pour les bercer comme des poupons.

Quant aux animaux des prairies et des déserts (les *chameaux*, les *buffles*, les *bisons*), vous savez tous qu'ils ont des bosses. Vous savez peut-être aussi que cette bosse est une réserve alimentaire de graisse, en cas de sécheresse amenant la famine. Mais que, chez une bonne femelle nourrissant son petit, on voit la bosse diminuer rapidement et prendre l'aspect d'une outre vide, cela, le saviez-vous ?

Pourtant, si Maman chamelle est prévoyante, elle n'a pas les moindres notions d'hygiène. Elle est la seule, avec la femelle du *lama*, à ne pas laver ellemême son petit au moment de la naissance. Sale bête, n'est-ce pas, capitaine Haddock ! Sale bête qui crache, qui crache quoi ? De la salive ? Non. La nourriture qui se trouve dans son estomac ! Pauvre capitaine ! Ce détail augmente notre compassion à votre égard !

lisses du Zoo

UNE VEDETTE RETRAITEE

PARMI les pensionnaires du Zoo, il y a un vieux, très vieux lion. La nostalgie qui se lit dans son regard immobile n'est pas celle de sa plaine natale, mais bien du cirque où il vécut si longtemps.

La plupart des fauves dressés donnent du souci à leur propriétaire en mourant à la fleur de l'âge. Celui-ci, au contraire, a fini par impatienter le sien en s'entêtant à vivre alors qu'il n'était plus présentable sur la piste. Cette endurance peu ordinaire lui valut la chance d'être accepté et dorlotté à Anvers où il est devenu, depuis lors, l'heureux père de nombreux et solides lionceaux.

Le cirque n'est évidemment qu'une source d'approvisionnement irrégulière et aléatoire. En général, les collections se complètent grâce aux achats faits par le Zoo dans les pays exotiques, grâce aux dons des gouvernements ou des particuliers, grands voyageurs et grands chasseurs, enfin et surtout par les échanges internationaux entre Jardins Zoologiques du monde entier.

UN FOSSILE VIVANT

C'EST de monsieur le *limule* qu'il s'agit, étrange crustacé dont la race est la seule à s'être conservée intacte depuis la préhistoire. On retrouve la trace de ses aïeux, absolument identique à lui-même, dans mains fossiles du marbre, de la pierre, etc. Quelle famille peut s'enorgueillir d'une aussi belle galerie de portraits d'ancêtres ?

Voici les *tortues* aquatiques, toujours assises « entre deux chaises », si l'on peut dire. Elles n'ont pas de branchies, mais des poumons, et doivent donc respirer à l'air libre; elles n'ont pas de pattes, mais des nageoires, et ne peuvent se mouvoir que dans l'eau. La Nature complique parfois bien les choses !

Tiens ! un aquarium vide ! Mon cicerone se faufile dans les coulisses et à l'aide d'un bâton effleure le sable du fond. Aussitôt s'élèvent en planant... une demi-douzaine de magnifiques *turbots*. Ce sont de véritables maîtres dans l'art du mimétisme. Si l'on change la composition du sable, il ne faut pas longtemps pour que leur peau du dos en prenne la teinte et l'aspect avec la plus grande minutie. Il s'agit là d'une réelle observation, car l'expérience a prouvé qu'un turbot dont on couvre les yeux ne change pas de couleur sur des fonds différents.

Jettons un coup d'œil rapide et écœuré aux *murènes*, sorte de grosses anguilles féroces, carnivores et venimeuses dont l'histoire rapporte que, dans la Rome antique, elles se nourrissaient de la chair d'esclaves vivants.

Voici plus loin deux *anguilles électriques* dans des aquariums séparés, car elles s'entretueraient sans hésiter. Ces charmantes bêtes possèdent sous la peau, dans les muscles, tous les éléments d'une pile complète.

Avant de quitter l'aquarium, une question : comment ici renouvelle-t-on l'eau de mer ? J'imaginais pipe-lines ou camions-citernes. C'est plus simple. On ne la renouvelle pas : filtrée et purifiée, la même réserve sert et ressert pendant des années.

UN VALET DE CHAMBRE COURAGEUX

NOURRIR les serpents et nettoyer leurs cages de verre ne doit pas être une tâche de tout repos. Pourtant, le placide jeune gardien de ce secteur paraît étonné de l'admiration avec laquelle je le contemple ! Question d'habitude, dit-il !

Il reconnaît pourtant qu'il faut de multiples précautions avant de s'aventurer dans les appartements du *naja*. Celui-ci ne se contente pas de mordre, mais crache jusqu'à deux mètres de distance, et la moindre parcelle de son venin que l'on recevrait dans les yeux vous rendrait aveugle. Notre ami Mortimer l'a échappé belle !

Le jeune valet de chambre nous concède aussi que les soins à donner à cet énorme *python* ne furent pas des plus aisés. La bête était arrivée au Zoo avec de grandes brûlures qu'il fallait enduire d'un liquide cicatrisant. De plus, elle refusait de manger, et il fallait lui mettre de force dans le gosier des cobayes et des pigeons morts.

— Ça n'allait sans doute pas tout seul ?

— Bah ! Question d'habitude !

LES CAGES EXPERIMENTALES

LES cages sans barreaux et sans glaces sont, à Anvers, la première expérience mondiale de ce genre. Pour les reptiles, les glaces sont remplacées par une zone froide; la température de l'endroit où vit l'animal atteint 35° ou 40°, mais une « tranche » d'air en dessous de 0° le sépare du public.

Pour les oiseaux, les barreaux sont remplacés par l'obscurité : une lumière aveuglante dans la cage (qui rend les plumages d'autant plus chatoyants), et le reste de la salle dans l'ombre. Mais rassurez-vous, les amis, pendant douze heures sur vingt-quatre on ferme les volières et on éteint ces fortes lumières. Les petits chanteurs peuvent ainsi dormir tout leur saoûl dans l'obscurité qui leur est indispensable.

Savez-vous qu'une des tâches les plus difficiles du personnel du Zoo fut de limer les ongles... d'un *jaguar* dont les griffes trop longues blessaient la peau des pattes ?

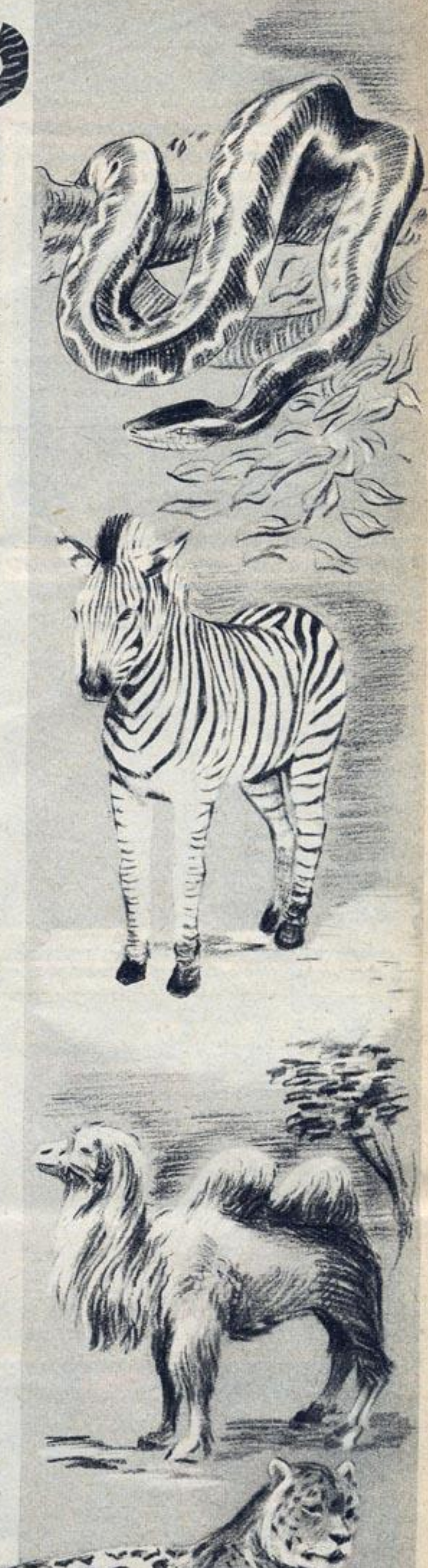
Connaissez-vous enfin l'intelligent stratagème d'un gardien pour faire avaler de l'huile de ricin à un *okapi* récalcitrant ? Il renversa le remède sur les pattes et le poitrail de l'animal qui, propre et méticuleux, se mit à lécher toute la dose prescrite.

★

Comme je ne suis pas plus malin que la moyenne des visiteurs, j'ai fait, au cours de ma visite, la réflexion classique et banale que mon interlocutrice attendait : « Ils sont bien beaux, mais comme ils ont l'air tristes ».

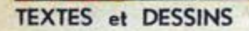
Nous devons, paraît-il, nous ôter cette idée fausse de la tête. Tristes ? Non. Repus, et engourdis dans la sécurité.

Puisque celle qui a mis toute sa science, toute son expérience, tout son dévouement au profit de leur bien-être nous le dit, puisque celle qui visiblement les aime et s'est fait aimer d'eux nous l'assure, réjouissons-nous, les amis, et répandons la bonne nouvelle : les animaux du Zoo ne sont pas tristes du tout !!!





Jetés à la mer au cours de leur voyage vers Nusa-Pénida, Moreau et Barelli échouent sur une île inconnue, et sont faits prisonniers par les indigènes...



TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR.

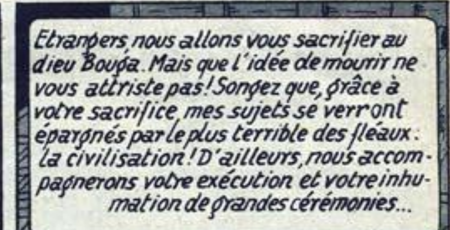




















Les réjouissances vont commencer dans un instant. Elles débuteront par quelques numéros comiques... Mais comme je suis d'humeur très sombre, j'ai juré que celui qui réussirait à me faire rire pourrait me demander n'importe quoi...









(A suivre.)



Après avoir enlevé le train spécial qui transportait les joyaux de la couronne de Ravonie, les pirates du rail s'apprêtent maintenant à arrêter un train venant d'Ecosse, dont les wagons contiennennt de l'uranium...

Combien de temps encore avant l'arrivée du convoi, Doyle ?

Cinq minutes... Nous serons prêts.

EN EFFET, LE TRAIN APPROCHE RAPIDEMENT DU PONT-FRONTIERE.

Déjà le machiniste peut voir se dessiner au loin ses arches immenses...

Nous sommes à l'heure, Jimmy !

MAIS SOUDAIN, UNE EXPLOSION FORMIDABLE EBRANLE LES ECHOS...

Dieu !... Que se passe-t-il ? Le pont a sauté !





(A suivre.)

Sommes-nous SEULS au monde ?

Bien avant que la Terre, sillonnée par des avions supersoniques, fût devenue trop petite pour son rêve, l'homme a tourné un regard anxieux vers le ciel. Est-il seul au monde, ou des êtres semblables à lui peuplent-ils la nuit des espaces ?

MARTIENS, VENUSIENS, SELENITES & Cie

D'AUTRES créatures intelligentes vivent-elles dans l'énigmatique planète Mars, parcourue de canaux dont on n'a jamais expliqué l'origine, ou dans la chaude planète Vénus, voilée de brume, ou encore dans l'une ou l'autre planète d'un des 40.000 systèmes solaires habitables, contenus dans chacune des quelque cent milliards de nébuleuses de l'Univers ? Ou se pourrait-il qu'il fût l'unique être pensant à avoir vu le jour parmi quarante quadrillons de mondes aussi hospitaliers que le sien ? L'éventualité d'une telle solitude est aussi effroyable, avouons-le, que celle d'un Univers grouillant d'êtres... inhumains.

En fait, que savons-nous aujourd'hui de la vie dans l'Univers ? Vraiment peu de choses. Tout au plus semble-t-il probable qu'il existe sur la planète Mars certaines formes végétales. Mais l'analyse spectrale des « forêts » martiennes porte à croire qu'il s'agit simplement de lichens. Vous connaissez bien ces moisissures misérables qui font bon ménage avec des algues microscopiques. On les trouve partout, sur les rochers, les vieilles pierres, l'écorce des arbres : elles y forment des croûtes jaunes ou couleur de rouille, des pellicules d'un gris vert, des sortes de mousses parfois.

Tels sont, jusqu'à nouvel ordre, les Martiens.

Des Vénusiens dissimulés derrière un rideau de brouillard nous ne savons rien.

La question des possibilités de vie sur la Lune, que l'on croit si bien connue, est loin d'être résolue. D'étranges événements se déroulent en effet sur la pâle Phoebé. De vagues nuées de météorites explosant avant d'avoir atteint le sol lunaire font croire que la lune possède, malgré tout, une atmosphère ténue. Des « taches variables » qui s'étendent chaque mois pour rétrécir à nouveau ensuite, suggèrent même l'existence d'une vie végétale d'un rythme saisonnier régulier.

Le monstrueux télescope du Mont Palomar (Californie) qui est depuis peu en fonction, aura son mot à dire dans la solution de ces troublantes énigmes.

LA LUNE A 40 KM. DE DISTANCE !...

DE son œil, large de cinq mètres, le cyclope californien voit en effet deux fois plus loin que son cadet du Mont Wilson, dont le miroir ne mesure que 2,5 m. Le grossissement des images est, en effet, proportionnel au diamètre du miroir utilisé. Alors que l'ex-champion scrutait les profondeurs de l'Univers jusqu'à une distance de cinq cent millions d'années-lumière, le nouveau télescope peut regarder ce qui se passe à un milliard d'années-lumière. C'est dire que pour arriver jusqu'à l'œil de l'astronome, la lumière des nébuleuses les plus lointaines qu'il aperçoit, a voyagé dans l'espace, à la vitesse de 300.000 km. à la seconde, depuis l'époque où la vie commençait à peine à éclore sur notre globe encore chaud. Pour donner une idée plus claire de sa puissance, disons que le cyclope nouveau-né verra la Lune comme un homme pourrait la contempler s'il la survolait, en avion stratosphérique, à la hauteur de 40 kilomètres.

NAISSANCE DU MONSTRE

LA construction du géant, qui pèse 530 tonnes, a coûté des efforts surhumains.

Les travaux furent entrepris en 1928 par l'astronome Hall, qui mourut avant d'en avoir vu la fin. Il s'agissait de couler une masse de verre de 20 tonnes, capable de résister à tout changement de température et qui fût d'une homogénéité parfaite au point de vue optique. La moindre distorsion, une poussière ou une bulle d'air emprisonnée eussent rendu l'objectif inutilisable.

Le miroir de l'Observatoire du Mont Wilson avait été exécuté en verre plat par des maîtres verriers français, mais ce procédé était impraticable pour un disque plus important. L'essai au quartz fondu échoua; dont coût : 500.000 dollars et un an de vains efforts. On se rejeta alors sur le pyrex, verre résistant au feu que les ménagères connaissent bien. Après trois ans de tâtonnements, on tenta en 1934, une fusion du miroir définitif. Au deuxième essai, la tentative réussit. Mais les difficultés ne faisaient que commencer. Pour éviter toute imperfection, le refroidissement fut ralenti au four électrique, et dura dix mois !

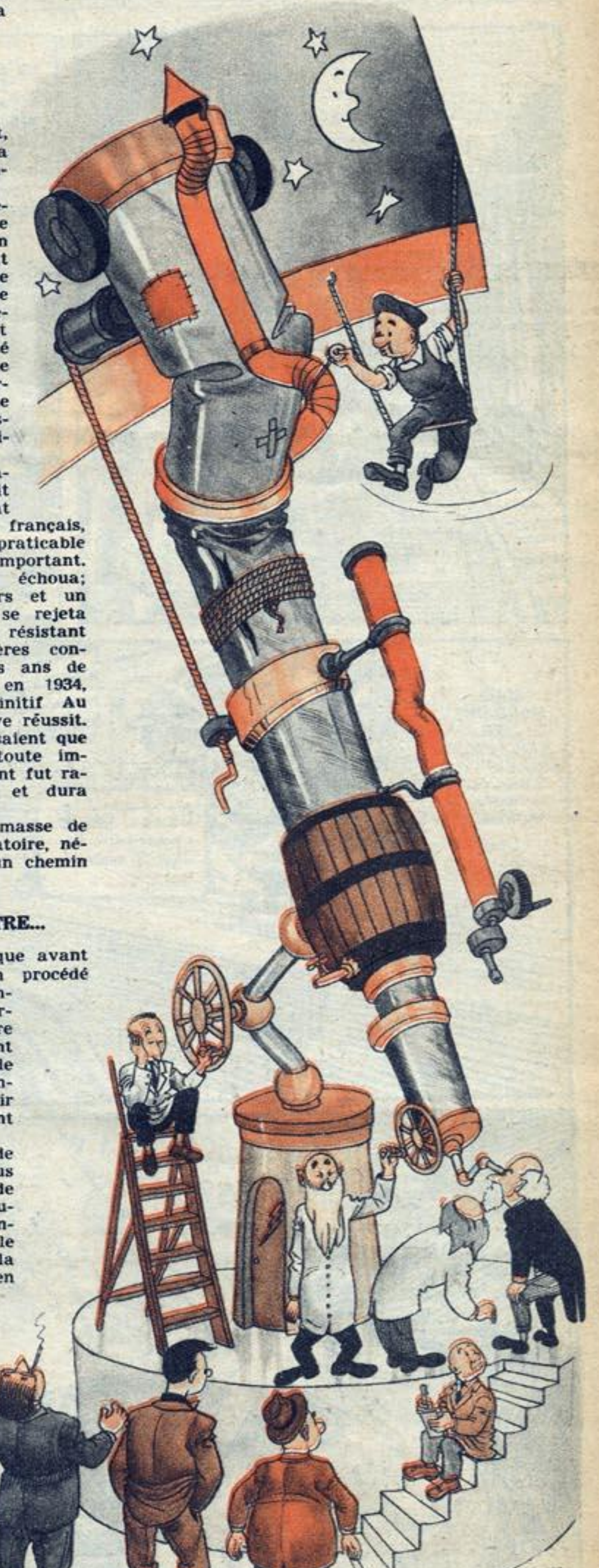
Le transport de cette masse de verre, de l'usine au laboratoire, nécessita la construction d'un chemin de fer spécial !

SI LE NEZ DE CLEOPATRE...

RESTAIT à polir ce disque avant de l'argenter par un procédé chimique. Le polissage commencé en 1936 ne fut terminé qu'en 1947, la guerre l'ayant interrompu pendant quatre années. La durée de ce travail ne doit pas étonner : la courbure à obtenir doit être parfaite au cent millième de millimètre !

On dit que si le nez de Cléopâtre avait été plus grand, la face du monde eût été changée. S'il se trouvait une enflure d'un centième de millimètre sur le miroir en question, c'est la face de l'Univers qui en aurait été bouleversée !

A présent, la période de réglage du télescope gigantesque est terminée. Il ne nous reste plus maintenant qu'à demander au bon géant de nous raconter ce qu'il voit dans le ciel. Lui seul peut nous apprendre si, oui ou non, nous sommes seuls au monde.





MONSIEUR VINCENT

A peine l'épidémie de peste qui ravageait Châtillon est-elle enrayée, que Vincent de Paul est rappelé à Paris. Il a le cœur gros de devoir quitter ses chers Châtillonnais... Or, la veille de son départ.



TEXTE ET DESSINS DE RAYMOND REDING















AUSSI PAUVRE QUE TOUJOURS VINCENT S'EN REVINT À PARIS.
LES DE GONDI FURENT BIEN TROP CONTENTS DE LE REVOIR POUR LUI REPROCHER SA CHARITABLE ESCAPADE.
MONSIEUR DE GONDI, GÉNÉRAL DES GALÈRES DU ROI, ON S'EN SOUVIENT, S'OUVRIT AU PRÊTRE SUR UN SUJET QUI LE TOURMENTAIT DEPUIS QUELQUE TEMPS : LA CHIOURME. LES RAMEURS DES GALÈRES Y ÉTAIENT EN EFFET RECRUTÉS ET SUBISSAIENT LES TRAITEMENTS LES PLUS ODIEUX.





(A suivre.)

Maurice Carême
poète de l'enfance



MAURICE CAREME, né à Wavre en 1899, a toujours gardé la nostalgie de l'enfance. De la sienne, qui se déroula auprès de sa mère dans le doux Brabant wallon, et de celle des autres qu'il eut l'occasion d'apprécier au cours de sa carrière d'instituteur.

Dès 1925, il publie un petit recueil de poèmes : « 63 Illustrations pour un Jeu de l'Oie », bientôt suivi d'un autre ouvrage : « Hôtel bourgeois » et d'un roman : « Le Martyre d'un Supporter ». Vers ou prose, c'est toujours en poète qu'il affirme une sensibilité délicate.

En 1930 paraissent ces délicieuses « Chansons pour Caprine » qu'il dédie à sa femme. Puis, en 1932, il donne « Reflets d'Hélices » où son goût de la simplicité et sa recherche de dépouillement se font jour davantage.

Mais c'est au royaume de l'enfance que Maurice Carême devait découvrir ses plus purs trésors. N'a-t-il pas écrit : « Les plus belles émotions de ma vie m'ont été données par les enfants » ? Pour s'en convaincre, il suffit de lire : « Poèmes de Gosses » et « Proses d'Enfants », deux ouvrages où se trouvent rassemblés des textes profonds ou charmants écrits par des enfants.

Je ne puis que citer ses autres œuvres poétiques : « Petite Flore », herbier au délicat parfum, « Petites Légendes », « Lancelot », poème dramatique inspiré d'un vieux texte flamand, « Ma Maison », où le poète recueille avec ferveur ses menues joies quotidiennes...

Je m'en voudrais cependant de ne pas mettre particulièrement en lumière le livre qui est peut-être bien le chef-d'œuvre de Maurice Carême : je veux parler de « Mère ».

Avec quelle tendresse le poète a chanté, en ces petits poèmes, son amour de la terre natale, de la maison d'enfance, de la maman qui lui fit faire ses premiers pas et qui n'a cessé de l'accompagner sur les durs chemins de la vie.

Maurice Carême, qui a composé maints contes pour les enfants, a écrit aussi un roman : « Le Royaume des Fleurs », qui fut désigné aux Editions Bourrelier, de Paris, par le jury du prix de littérature enfantine « Jeunesse », en 1935.

C'est de cet ouvrage que nous vous offrons aujourd'hui quelques extraits recueillis principalement dans un conte : « La Fruitière de la Rue Verte » dont vous apprécierez la fraicheur et l'humour.

CE fut le 21 mars, à midi, que Mme veuve Loiseau, la fruitière de la rue Verte, vit deux assiettes jaillir de son armoire et s'envoler sur le toit d'en face où elles se mirent à roucouler au soleil. La première idée de Mme Loiseau fut de se frotter les yeux pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas; la seconde, de mettre ses lunettes pour s'assurer que c'était bien deux assiettes à elle qui se faisaient mille grâces sur une corniche; la troisième, de compter les assiettes restées dans l'armoire pour s'assurer qu'il en manquait bien deux, car elle n'en croyait ni ses yeux, ni ses lunettes.

Mais lorsque Mme Loiseau vit que le sucrier, à son tour, sautait sur le coin de la cheminée pour y chanter une romance, que sa chaise bourgeonnait comme un jeune rosier, que la noix de muscade folâtrait comme un papillon, que le pot de moutarde fleurissait tout à coup, elle dut bien se rendre à l'évidence : il se passait en sa maison quelque chose d'extraordinaire ! S'approchant d'un miroir, elle y aperçut, à la place de sa propre image, celle d'un enfant qui lui souriait :



— Vous avez sans doute deviné qui je suis ? commença-t-il. Allons, je m'aperçois que j'ai eu raison de rappeler aux habitants de la rue Verte que vivre ne veut pas dire exclusivement amasser de l'argent, boire plus qu'à sa soif, manger plus qu'à sa faim et médire de ses voisins. Il fut un temps où toutes les fenêtres de cette rue étaient fleuries; chaque pignon avait sa clématite ou sa vigne vierge et le chiffonnier lui-même avait une joubarbe sur son petit toit. Qu'avez-vous fait de cette rue Verte qui portait si gaiement son nom, de cette rue maintenant si peu accueillante que les oiseaux eux-mêmes l'abandonnent? Nous sommes le 21 mars et il n'y a pas une fleur, pas un oiseau, pas une feuille neuve dans la rue Verte. Comprenez-vous maintenant pourquoi je suis ici ?

— Est-ce que vous seriez le printemps ?

— Et qu'y aurait-il d'étonnant à cela, reprit l'enfant ? Je suis bien le printemps et le seul fait de m'avoir reconnu prouve que votre cœur n'est pas aussi endurci qu'on pourrait le croire. Je compte donc sur vous pour annoncer ma visite à toutes vos clientes. Dites-leur que mon plus cher désir serait de voir la rue Verte reprendre l'aspect fleuri et avenant qui lui a valu son nom. Et maintenant, adieu, j'espère que je n'aurai plus à revenir.

Mme Loiseau se garda bien de raconter aux commères du quartier ce qui s'était passé : on l'eut prise pour folle ! Mais au cours de la nuit, chaque cœur de fromage blanc avait donné une jolie fleurette bleue, les harengs à la daube se mirent à nager dans leur bocal, deux bottes de radis dansèrent un menuet dans la vitrine au milieu des autres légumes qui battaient la mesure ! Comment empêcher le scandale ?

Dans la rue, la foule augmentait rapidement et bientôt, la cohue fut telle qu'un agent de service, accouru en hâte, ne put rétablir la circulation. Il fallut que le commissaire en personne vint avec du renfort et fit emmener quelques récalcitrants au violon pour ramener le calme. Il entra ensuite comme un fou furieux chez Mme Loiseau.

— Qu'avez-vous à déclarer ? fit-il d'une voix dure. Je n'aime pas beaucoup ce genre de plaisanterie, et je vous avertis que nous vous ferons vite oublier le goût des maisons hantées.

Mme Loiseau, terrorisée par cette menace, raconta dans les moindres détails ce qui s'était passé la veille. Mais tout cela ne semblait guère calmer le commissaire. Et il sortit en faisant claquer la porte.

A la réflexion, cependant, il se rassura. « Simple phénomène d'hallucination collective », pensa-t-il. Ah ! oui ! Une enveloppe, posée sur la table de son bureau, attira son attention. Il l'ouvrit et lut :

« Mme Loiseau ne vous a pas menti; je désire que la rue Verte reprenne son aspect primitif. Et puisque le commissariat se trouve dans cette rue, je vous invite tout particulièrement à en fleurir les fenêtres. Nous serons ainsi de bons amis. Sinon... »

« Le Printemps. »

Le commissaire lâcha un juron peu reluisant et sonna l'agent qui était de faction à la porte.

— Qui a déposé cette lettre sur mon bureau ? hurla-t-il.

Mais comme l'agent prétendait que personne n'était entré pendant son absence, le commissaire grogna :

— Ah ! ah ! elle a des complices, la mère Loiseau. Dans ce cas, elle ne nous roulera plus longtemps !

Et il se mit à enquêter, ordonner, verbaliser, afin de mettre fin à cette offensive du Printemps qui troublait non seulement les habitants de la rue Verte, mais ceux de la commune tout entière. Jusqu'au jour où, s'approchant d'un miroir, il aperçut, merveilleusement imprimée sur sa joue, une grande rose rouge dont la tige lui descendait jusque dans le cou !

— Voyons, balbutia-t-il. Est-ce que je deviendrais, moi aussi, le jouet d'une hallucination ?

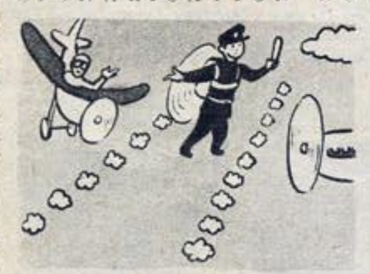
Il alla vers la fenêtre, l'ouvrit, respira plusieurs fois profondément, puis revint vers la glace. La grande rose rouge était toujours là. Il essaya de la faire disparaître. Mais il eut beau frotter, racler, gratter, raser, masser, éponger, frictionner, rien n'y fit.

Pourtant, M. le Commissaire ne garda pas rancune au printemps. Malgré la rose rouge qui orne toujours sa joue, il a fait garnir de géraniums les fenêtres du commissariat.

Cette année, il y a même deux hirondelles qui ont bâti leur nid sous son balcon.

PELE-MELE

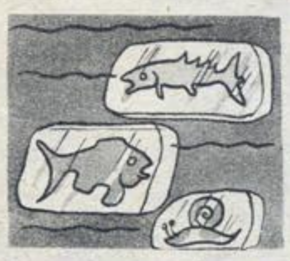
SIGNALISATION ROUTIERE DANS LE CIEL



UN réseau de corridors aériens garantissant la sécurité du trafic aéronautique couvre actuellement toute la Grande-Bretagne. Chacune des routes de ce réseau est large de 16 kilomètres et haute de 3,000 à 11,000 pieds. Elles relient les principaux aéroports et les avions qui les empruntent sont tenus d'observer une réglementation très stricte. Une série de phares commandés par radio les jalonnent, qui tiennent lieu tout à la fois de bornes kilométriques et de signaux routiers. Comme l'automobiliste sur le plancher des vaches, le pilote d'avion doit attendre, pour passer, que la voie soit libre. Aussi longtemps qu'elle ne l'est pas, il vole en rond autour du phare. L'un des principaux avantages de ce système est de permettre aux appareils de rester en contact par téléphone avec les tours de contrôle, en quelque endroit du réseau qu'ils se trouvent.

DES TEMOINS DE L'ERE GLACIAIRE

PLUSIEURS savants explorent actuellement les rivages et les eaux du lac Ochrid qui se trouve en pleine montagne, sur la frontière albano-yougoslave. Ce lac, profond de plus de mille pieds, contient une foule d'animaux aquatiques qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Un calima-



çon découvert dans ses parages immédiats a stupéfié les paléologues : il est absolument identique au fossile d'un colimaçon qui vivait il y a un million d'années. On y a encore trouvé d'autres spécimens dont on croyait l'espèce éteinte depuis la dernière période glacière. Aussi étrange que cela paraisse, le lac Ochrid a échappé à l'emprise du temps et le monde étrange qui grouille dans ses eaux est resté préhistorique.

TINTIN EN VACANCES

Pour recevoir « Tintin » n'importe où, lis ceci :

a) Si tu es abonné : fais-nous connaître tes nom, adresse et numéro d'abonnement. PRECISE AUSSI ton adresse de vacances ainsi que le début et la fin du séjour.

b) Si tu n'es PAS ABONNE : mêmes renseignements que ci-dessus, plus l'envoi de 6 francs en timbres-poste par journal à envoyer.



Solution des problèmes du nº 30

La vitesse du cycliste : Le temps mis pour faire 1 km. aller et retour est de :

$$\frac{\frac{1}{10}+\frac{1}{20}}{2}=\frac{3}{40}\text{ d'heure.}$$

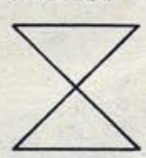
La vitesse moyenne est donc de :

$$\frac{40}{3}=13\text{ km. }33.$$

Trois petits casse-tête : Ancre - nacre - caner - rance - Nérac - crâne - écran. C L O V I S
100 50 0 6 S
J'ai des souliers neufs très étroits.

CHERCHEZ BIEN !

TRACEZ l'une au dessous de l'autre, et séparées par une distance de 25 mm., deux parallèles longues, chacune, de 25 mm. Joignez-les à l'aide de 2 diagonales comme l'indique le dessin ci-dessous. Pouvez-vous, en ajoutant au dessin encore 5 lignes, composer une figure contenant 10 TRIANGLES ?



Partage difficile : Pierre doit recevoir 7 pièces de monnaie, et Paul une seulement. Chacun des trois hommes a mangé le même nombre de sandwiches, c'est-à-dire 8/3. En conséquence, Pierre a mis à la disposition du groupe assemblé 13/3 et a consommé 8/3. Il a contribué dans la proportion de 7/3 au repas de Jacques. Paul, qui a mis à la disposition du groupe à raison de 9/3, a mangé lui-même 8/3. Il n'a donc contribué au repas de Jacques que pour 1/3.

Hor. : 1. If; 2. co; 3. lo; 4. ta; 5. bis; 6. Adam; 7. lis; 8. los; 9. né; 10. use; 11. as; 12. auto.

Vert. : 1. ici; 2. football; Usti; 3. aidions; 4. sassée.

1. 2. 3. 4. 5. 6.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10.

HORIZONTALEMENT :

1. *Mois de l'année.*
2. *Action de mettre.*
3. *Otera la peau d'un fruit.*
4. ...
5. ...
6. ...
7. ...
8. *Navigateurs.*
9. *Mélodie.*
10. *Quittance.*

VERTICALEMENT :

1. *On y met le voleur.*
2. *Habitant; Rivière de Suisse.*
3. *Langue; Bison.*
4. *Affaibli; Habitude ridicule.*
5. *Trois fois; Liquide.*
6. *Profondeurs sans limite.*

PITIE POUR LES PIETONS



NOMBREUX sont les automobilistes qui ne respectent pas les passages pour piétons. La police de Marseille vient d'essayer un nouveau système. Dès que le feu rouge s'allume, l'agent appuie sur un bouton et des pointes métalliques sortent de terre, devant les pneus de véhicules, forment ainsi un infranchissable barrage de protection.

Victoria vous présente : CHOKO le négrillon



Fretamoul, le cuisinier royal, ayant solidement attaché le pauvre Choko...



.....il le laissa seul, livré à de lugubres pensées.



Le grenadier Victoria, de son côté, s'avançait avec précaution à travers les broussailles.....





(A suivre.)


LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE
TEXTES ET DESSINS D'EDGARD-P. JACOBS
Mortimer a surpris Olrik et Sharkey qui sortaient d'un puits d'accès menant aux fouilles du docteur Grossgrabenstein. Il s'apprête à les suivre, mais il en est empêché par Abbas, un ouvrier du chantier... Mortimer, inquiet, alerte le docteur Grossgrabenstein...


Allo! C'est vous, docteur?... Ici, Mortimer. Je m'excuse de vous arracher de votre sommeil, mais il s'agit de quelque chose de très important et je voudrais vous rencontrer sans délai

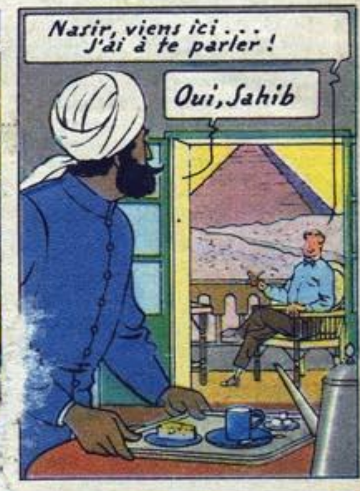

Mais, foyons, de quoi s'achit-il?... Expliquez-fous! Comment? Imbossible par téléphone?... Dans la matinée?... Ach, tous les regrets, j'ai rendez-fous avec un expert au suchet d'un OUSHEBTI de la XVIIIème tynastie que... Bitte?... Cet abrès-midi?... Tésolé! J'attends mon fournisseur de momies... Ja, une charmante betite princesse de la... Bardon?... Fous dites?...


Je dis que c'est très contrariant. Enfin, je m'incline... Ce soir à neuf heures, soit! Mais, d'ici là, soyez très prudent et, surtout, ne recevez aucun inconnu... Je ne puis vous dire davantage pour l'instant. A ce soir!...


Damnée tête de mule!... Sa vie est peut-être en danger et il ne pense qu'à sa marotte! Fasse le ciel que rien de fâcheux ne se produise d'ici ce soir!... Et en attendant, allons nous coucher! Il nous faut "récupérer"!


Le même jour, au crépuscule, Mortimer, frais et dispos, achève certains préparatifs...
..."Au Commissaire Kamal"... Voilà qui est fait!


Ah, vérifions ce pistolet! On ne sait jamais...


Nasir, viens ici... J'ai à te parler!
Oui, Sahib


Ecoute-moi bien... Les événements de ces derniers jours me font supposer que le dénouement est proche, mais comme il nous est impossible de savoir où et quand nos adversaires frapperont, il nous faut prévoir le pire!... En conséquence, j'ai consigné sous ce pli tout ce que mon enquête a révélé jusqu'à ce jour. Garde-le précieusement...
Bien, Sahib


Je me rends chez le docteur Grossgrabenstein. Si je ne suis pas rentré à minuit, remets immédiatement ce pli au commissaire Kamal. Est-ce compris?...
C'est compris, Sahib


Cependant, du balcon contigu, le boy Moussa n'a pas perdu un mot de cette conversation...


Le soir est tombé lorsque le professeur pénètre dans la propriété de la rue Ebn Bakil


Le docteur vous prie de bien vouloir l'attendre au salon, Effendi. Il est en train d'installer sa nouvelle acquisition dans le mastaba
Bon!...


Et un moment après, la voiture de Mortimer stoppe devant la villa


Le professeur s'apprête à gravir les marches du perron lorsque, dans la lumière crue des phares, il aperçoit soudain quelque chose...
?

(A suivre.)